

Jeunes filles dans les quartiers populaires

ENFERMEMENTS ET STRATÉGIES D'ÉMANCIPATION

par **Dominique Poggi** *

Une des formes d'émancipation féminine particulièrement nécessaire concerne les jeunes filles, en particulier celles qui habitent des quartiers populaires.

Soutenir l'émancipation de ces jeunes filles appelle une action large et coordonnée, dans laquelle les garçons ne peuvent être absents.

Dans l'Est du Val d'Oise (1), trois associations locales (2) avaient observé qu'avec la paupérisation des quartiers populaires, la situation des femmes se détériorait considérablement. Elles ont alors souhaité lancer une recherche-action (3) afin de disposer d'un diagnostic sociologique (4), de mobiliser les femmes des quartiers et d'attirer l'attention des décideurs locaux. Trois thèmes ont été retenus : l'emploi des femmes, leur participation à la vie locale et l'avenir des jeunes filles.

Contrôles, interdits et réputations

Dans les groupes de diagnostic, les jeunes filles ont abordé d'entrée de jeu et spontanément la question de leur liberté de déplacement. Pour beaucoup d'entre elles, l'accès à l'espace public, à la rue, paraît fortement contrôlé et soumis à condition. La répartition des rôles au sein de la cellule familiale les retient dans l'espace privé : elles doivent participer aux tâches domestiques et prendre soin de leurs frères et sœurs. Elles peuvent sortir, mais à certaines heures et sous certaines conditions. Le soir, l'espace public leur est le plus souvent interdit, comme le raconte l'une d'entre elles, non sans humour : « Les filles doivent rentrer plus tôt que les garçons, et surtout quand il fait nuit. Alors c'est embêtant parce que l'hiver il faut rentrer de bonne heure. »

Ce sont les parents qui posent ces règles, mais ce sont les garçons, frères et copains des frères, qui les font appliquer : « Quand on est seule le soir ou avec une copine, il y a toujours un grand, un garçon que je connais ou que je ne connais pas, qui va me dire : " Tu rentres à la maison, tu rentres chez toi, parce qu'il fait nuit, il se fait tard ! " On ne s'est jamais dit bonjour et là c'est direct, il me dit : " Vas-y rentre à la maison, dépêche-toi ! " Même pas bonjour, rien ! »

La mauvaise réputation est le cauchemar des jeunes filles. Elle est un puissant mécanisme de contrôle qui s'exerce sur les filles et les jeunes femmes : « Il y a des gars qui ne connaissent pas les filles

* Sociologue et formatrice, spécialisée dans l'animation de recherches-actions, domi.poggi@wanadoo.fr
Cet article s'appuie sur les résultats d'une recherche-action réalisée en 2002-2003 par une équipe d'habitantes et de professionnelles du Val d'Oise à laquelle l'auteur a apporté son soutien méthodologique.

(1) Plus précisément dans les quartiers populaires de Sarcelles, Villiers-le-bel, Gonesse et Garges-lès-Gonesse

(2) Accueil et Culture, Du Côté des femmes, et le Pôle de ressources départemental.

(3) L'histoire de cette recherche-action et les analyses qui en ont résulté ont été publiées dans un livre de **C. Bulot et D. Poggi**, *Droit de Cité pour les femmes*, Éditions de l'Atelier, mars 2004, dont cet article reprend des passages.

(4) L'enquête a été menée auprès de neuf groupes de travail constitués de femmes et de jeunes filles



et qui parlent d'elles comme ça, qui les jugent, en fait. Il y a des exceptions, mais la majorité sont comme ça. » Toute une série d'interdits pèse sur les jeunes filles. Ils concernent le corps et sa mise en scène : le maquillage, les tenues vestimentaires, les signes d'appartenance au genre féminin. Quand l'une d'entre elles outre-passe les normes, la sanction tombe : des rumeurs courent sur elle, mettant en cause sa moralité, sa virginité. Elle est accusée de déshonorer sa famille par sa conduite de fille facile et elle est qualifiée de « pute » ou de « salope » : « Ils acceptent les filles si elles sont habillées vraiment comme des hommes : les joggings, baskets et gros pulls. Mais s'ils voient passer une jeune fille avec une jupe, ne serait-ce que jusqu'au genou, et même à la cheville, tout de suite elle est considérée comme une pute. » « On peut se mettre en jupe deux ou trois fois au lycée, mais pas plus, sinon il y a toujours un garçon qui va dire : " Elle, c'est une salope ! ", et ça lance des rumeurs, et on a une réputation. »

Des relations amoureuses problématiques

Ce système de contrôle rend les relations amicales ou amoureuses particulièrement difficiles. Dès l'adolescence, les rapports entre garçons et filles se compliquent : « Aujourd'hui, il n'y a plus d'amitié entre nous ; quand on était petit tout le monde était ensemble, uni. C'est sûrement à cause des rumeurs parce que, quand on se rencontre à l'extérieur, à Paris, on se dit bonjour, mais dans le quartier, il y a de la méfiance, de la jalousie, de l'envie. On ne se connaît plus. » Les jeunes filles sont lasses d'être agressées verbalement, humiliées et injuriées par des groupes de garçons : « Dans le quartier, on ne respecte pas la femme. C'est dans tous les quartiers et c'est ça qui me dérange. Les garçons dans les cités considèrent les filles comme des objets. » Entre la peur d'être étiquetées et l'irritation face à des comportements particulièrement blessants, des jeunes filles évitent d'engager une relation amoureuse avec des garçons de leur quartier.

Par ailleurs, une étude montre que dans certaines cités (hors du Val d'Oise) une minorité de caïds cherche à imposer à la communauté juvénile un système de valeurs hyper viriles en valorisant des comportements machistes. Pour le sociologue Thomas Sauvadet (5), cette culture de la terreur dissuade les garçons de se montrer amoureux, sous peine de perdre leurs privilèges et d'être assimilés à des filles, avec tout le mépris et les mauvais traitements que cela peut impliquer.

Ce phénomène complique les relations entre garçons et filles. De plus, l'image de la sexualité est désastreuse. Le manque d'éducation sexuelle est patent dans l'est du Val d'Oise, comme il l'est d'ailleurs dans d'autres milieux sociaux (6). Bien souvent,

(5) **T. Sauvadet**, « Violences et réputation chez les jeunes des cités », intervention au groupe de travail *Carrefour-Prévention*, octobre 2002.

(6) Voir à ce sujet : **B. Lhomond** et **M. Bozon**, *L'entrée dans la sexualité*, INED, PUF, 1993.

ce sont les cassettes ou les sites pornographiques qui constituent les principales, voire uniques, références des jeunes en matière de relations sexuelles. L'image des femmes y est particulièrement dégradante ; elles sont systématiquement soumises aux hommes et avilées. Les jeunes filles ne se reconnaissent pas dans cette mise en scène de l'acte sexuel, brutal, dénué d'affectif et de sentiments, qui finalement s'apparente au viol : « Ce n'est pas faire l'amour ça ; il y a faire l'amour et baiser ! » « Les hommes sont moins déshabillés que les femmes ; c'est fait pour exciter les hommes, on est des objets. »

En outre, des jeunes filles paraissent très mal informées sur la contraception. Au cours d'un débat, plusieurs jeunes filles pensant que la contraception « tuait les bébés » exprimaient une très grosse culpabilité à l'idée de l'utiliser. Certaines de ces jeunes filles méconnaissent leur corps et son fonctionnement, ne s'accordent pas le droit au plaisir et ont le plus grand mal à se vivre comme actrices. Elles font passer le plaisir de l'autre en premier, pensant que cette abnégation est constitutive de la relation sexuelle.

Les enfermements, les systèmes de contrôle, les interdits sont nombreux, imbriqués les uns dans les autres. Face à ces situations, comment les jeunes filles se positionnent-elles ? Quels comportements développent-elles ? Comment la société adulte peut-elle intervenir pour les soutenir ?

Des stratégies d'émancipation

Ces jeunes filles aspirent à pouvoir circuler librement, en sécurité, et à se faire respecter. Certaines ont recours au mensonge pour contourner les interdits et gagner quelques parcelles de liberté, avec tout l'inconfort et les risques que cela comporte. Les unes adoptent des tenues vestimentaires qui les mettent à l'abri des agressions, avec des vêtements amples qui masquent leur corps, d'autres se voilent.

Quelques jeunes filles souhaiteraient adopter une stratégie plus offensive : « Les garçons qui agressent, il faudrait leur faire la même chose. » Certaines s'organisent et deviennent chefs de bande. Parfois des jeunes filles appellent à la résistance face aux violences ; elles développent des attitudes solidaires et veulent mettre collectivement des limites à toutes les formes de violences. Elles disent : « C'est le silence qui tue, si tu ne parles pas tu deviens victime. »

D'autres mettent en place des stratégies de réussite, tant dans le domaine scolaire que sportif ou associatif. Elles recherchent l'excellence et la performance pour prendre confiance en elles : « Mon plaisir c'est de faire mieux que les garçons ; en sport, je me défonce exprès pour avoir le plaisir de dire qu'une femme



fait mieux qu'un homme ; il y a la réussite scolaire aussi. » La réussite scolaire est certes une clé majeure d'émancipation des jeunes filles, mais là aussi elles rencontrent des freins, venant parfois de leur famille et bien souvent de l'institution scolaire.

Côté famille, on observe des cas de rupture précoce de scolarité des jeunes filles, pour cause de mariage forcé, d'obligation familiale (7). Par ailleurs, les parents soutiennent rarement leurs filles dès lors qu'elles choisissent des professions qui sortent des stéréotypes habituels. De plus, certains parents hésitent à laisser leur fille se rendre dans des établissements scolaires éloignés, qui proposent des filières industrielles et scientifiques, soit par crainte de ne pas pouvoir les surveiller, soit parce qu'ils n'ont pas les moyens financiers d'assumer le coût des transports.

De son côté, l'orientation scolaire cantonne majoritairement les jeunes filles à des filières professionnelles très restreintes, faiblement rémunérées, peu porteuses d'emploi. Elle destine souvent les jeunes filles aux métiers du tertiaire ou de la petite enfance. On oriente rarement les jeunes filles vers les secteurs industriels ou scientifiques ni, par exemple, vers les métiers du bâtiment. Cette tendance lourde n'est pas spécifique aux établissements scolaires des quartiers populaires ; on la retrouve dans l'ensemble de l'institution scolaire.

De plus, les jeunes filles elles-mêmes intériorisent souvent les stéréotypes et s'auto-limitent dans leurs choix ; ainsi, avec une moyenne de 12/20 en mathématiques, une jeune fille n'osera pas se diriger vers des études scientifiques, alors qu'un garçon lui, le fera volontiers. Il n'est pas non plus facile de se retrouver seule fille dans une classe de garçons, avec les risques de subir railleries, bizutage, etc. Enfin, une jeune fille dans une filière traditionnellement masculine peut rencontrer des difficultés pour se faire accepter par un maître d'apprentissage ou pour trouver un stage dans une entreprise.

Soutenir l'émancipation des jeunes filles

Les jeunes filles attendent de la société adulte – des parents, de l'éducation nationale, des pouvoirs publics – qu'elle soit garante de leurs droits et de l'égalité des chances. Dans cette perspective, quelques axes de travail peuvent s'avérer fructueux.

Pour élargir la palette des choix professionnels, des actions d'information et de sensibilisation sont à mener auprès des jeunes. Il s'avère aussi nécessaire de lutter contre les stéréotypes auprès des enseignants, des entreprises et des parents.

Un autre axe d'intervention concerne la création d'espaces de rencontres et de paroles pour les jeunes filles, structurés par un

(7) S'occuper des petits frères et sœurs, assurer des tâches domestiques.

DÉPASSER LES STÉRÉO

En 2003, en vue de prévenir les comportements sexistes dans les relations entre filles et garçons, l'Observatoire départemental des violences envers les femmes de Seine-Saint-Denis décide, entre autres, une recherche-action permettant de recueillir la parole des jeunes, filles et garçons, à partir de l'outil du Théâtre-Forum « X=Y » (1). Sur la base de neuf demi-journées de représentation dans des collèges et lycée du département, complétées par des entretiens avec les élèves après les représentations, François Douaire-Marsaudon, anthropologue, qui a participé à l'opération, dégage les enseignements les plus marquants de cette expérience (2).

Comment, quand on est un adolescent vivant dans la région parisienne, peut-on se construire en tant que personne à travers la relation qu'on veut avoir avec l'autre jeune (de même sexe ou de sexe opposé) ou avec les autres ? Ce qu'éclaire particulièrement bien cette expérience de théâtre-forum, c'est cette émergence du sujet-fille ou du sujet-garçon au sein d'un groupe, et pour qui la sexualité, mais aussi l'amour, l'amitié, la solidarité, la liberté sont des enjeux majeurs.

Des étiquettes qui divisent

Au cours du déroulement des saynètes présentées par le théâtre-forum, ce qui est demandé aux adolescents c'est de réagir à une situation de crise, une situation familière mais dont il faut sortir, en la refusant, mais aussi en en imaginant les portes de sortie. Garçons et filles utilisent leur groupe de référence à la fois comme un tremplin ou comme un refuge, mais pas tout à fait de la même manière. Le groupe de garçons pousse l'individu garçon à tenter l'épreuve ou l'exploit. C'est parfaitement net au moment où un acteur en herbe monte

sur scène : invité par le groupe à se singulariser, le garçon est dans la performance. Cependant, lorsque les adolescents sont en position de repli (3), le groupe de garçons se ferme, se protège, éteint toute velléité de singularisation et concentre son énergie dans la résistance aux autres (4).

Pour les filles, le rapport au groupe se joue davantage sur le mode de la complicité et de la solidarité : les filles préfèrent monter sur scène à deux, ce qui est très rarement le cas chez les garçons. Dans leurs réactions aux comportements des garçons, en particulier dans les scènes où l'une d'elles subit les moqueries, les insultes et les gestes agressifs, les filles oscillent entre deux attitudes extrêmes qu'elles identifient elles-mêmes par deux termes : la « soumise » et la « rebelle ». La « soumise », c'est celle qui préfère laisser faire, laisser passer (5), avec l'idée qu'en répliquant aux garçons, et en particulier à leurs insultes, elle déclenche quelque chose qu'elle ne peut pas contrôler, une violence qui pourrait se retourner contre elle. La « rebelle », c'est celle qui n'accepte pas, qui refuse d'être traitée

(1) La méthode du « Théâtre-Forum » repose sur le passage du rôle de spectateur à celui d'acteur ; chacun est convoqué à endosser, à leur suite, la place et le rôle des acteurs, pour présenter de courtes scènes, de façon très personnelle, sur une question de société déterminée. Le Théâtre-Forum « X=Y » a été créé par le Mouvement français pour le planning familial 93, en utilisant la technique mise au point par le Théâtre de l'Opprimé.

(2) Pour plus de précisions sur l'Observatoire et sur son action de prévention des comportements sexistes dans les relations filles-garçons, voir les Actes de la Deuxième rencontre de l'Observatoire départemental des violences envers les femmes, Bobigny, 4 mars 2004. Contact : Isabelle Gacon, 01 43 93 84 89, igacon@cg93.fr, Hôtel du département, BP 193, 93003 Bobigny Cedex.

(3) Et ce fut le cas dans les deux collèges les plus « difficiles », mais surtout dans celui où le rapport aux adultes est apparu très problématique.

(4) Les adultes, bien sûr, mais aussi les autres groupes de garçons, et... les filles.

(5) Souvent entendu dans la salle : « de toutes façons, ce sera toujours comme ça ».

TYPES SEXISTES

« comme un objet », qui « revendique », qui réclame le respect, pour elle et pour les autres. Mais ce qu'a bien révélé le théâtre-forum, c'est que ces deux termes, loin de distinguer deux groupes de filles, celles qui choisiraient la fatalité et la soumission contre les autres qui choisiraient la révolte et la confrontation, désigne en fait deux attitudes qui peuvent se succéder chez les mêmes filles.

Les deux termes utilisés par les garçons, pour désigner deux pôles opposés du comportement masculin, sont ceux de « boss » et de « gonzesse ». Dans le groupe d'âge auquel appartiennent les garçons, il vaut mieux être un « boss » qu'une « gonzesse », cela va de soi. Cependant, le rôle de « boss », que les garçons admirent, n'en demeure pas moins marqué par l'ambiguïté : le type du « boss » tel qu'il est présenté dans diverses scènes (le garçon qui rackette l'autre, le copain « macho », le garçon qui vient chercher sa copine et qui provoque des bagarres dans la fête) est considéré aussi comme un sujet antisocial. Parce qu'il est constamment, et par définition, pris dans des rapports de force (6), parce qu'il s'inscrit fatalement dans une relation de pouvoir, il met aussi en péril la cohésion du groupe de garçons. Simultanément, se laisser faire, pour un garçon, c'est se conduire en « gonzesse », autrement dit être rejeté de sa catégorie de sexe.

Une appartenance commune

La quête identitaire des garçons apparaît, à travers l'usage de ce vocabulaire, comme devant passer par une porte étroite : comment ne pas se laisser dominer par le groupe, ou dans les rapports interpersonnels, sans se conduire nécessairement ni comme une « gonzesse » ni comme un « boss » ? Ce qui est

particulièrement émouvant dans les solutions proposées par les adolescents, c'est qu'ils tentent d'échapper au double rapport de force et de subvertir cette relation dominé-oppresseur en faisant appel à l'amitié et à l'amour.

En somme, ce que les adolescents de Seine-Saint-Denis ont exprimé, par leur participation au théâtre-forum, c'est l'idée que la différence qui les sépare en garçons et filles, est, certes, une différence incontournable, mais qui fait d'eux des êtres plutôt complémentaires et égaux, par opposition, par exemple, à la différence des générations, fondée sur une asymétrie. Pour les ados, cette asymétrie qui les sépare des adultes est « normale » et même respectable, à la condition, toutefois, que ces mêmes adultes, parents et profs, jouent leur rôle, c'est-à-dire, selon les propositions faites au théâtre-forum : ne pas se cacher les problèmes, être cohérent avec les décisions prises, considérer les jeunes comme des personnes. C'est en tout cas à l'intérieur d'une dialectique du différent dans l'égalité et la complémentarité que devraient se situer les « vrais » rapports entre les sexes : « il y a assez de rapports difficiles à établir avec les autres, par exemple avec les parents, pour ne pas gâcher ceux qu'on peut avoir avec ses alliés naturels ». Comme quoi, en Seine-Saint-Denis, comme ailleurs, l'avenir apparaît grand ouvert pour peu qu'on apprenne à le regarder... (7)

Françoise Douaire-Marsaudon

Anthropologue, Chargée de recherche au CNRS, Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie, UMR 6574, Université de Provence, francoise.douaire-marsaudon@wanadoo.fr

(6) « Si c'est un boss, il doit soumettre les autres. »

(7) Ce texte est le résumé de l'intervention présentée le 4 mars 2004 à Bobigny.



accompagnement de professionnels qui les aident à trouver leur place et à améliorer leur image de soi. Et ce, afin que les jeunes filles aient pleinement conscience de leurs droits, deviennent actrices de leur vie et en capacité de décider de leur avenir.

Parallèlement, des groupes de paroles pour les garçons devraient leur permettre de réfléchir, avec des adultes, sur leurs représentations et images des garçons et des filles. Ensuite, des temps de rencontres et de débats peuvent être organisés, dans lesquels garçons et filles échangent sur la mixité, le rapport à l'autre, le respect, etc.

Des actions d'informations en direction des jeunes filles sur la contraception et la prévention des grossesses subies s'avèrent indispensables. Il est aussi pertinent de dispenser aux garçons et aux filles une information sur la sexualité au sens large, incluant une éducation au désir, au plaisir, à la relation, à la prise en considération de l'autre comme sujet à part entière. Ces actions de sensibilisation devraient s'inscrire dans des démarches participatives, intégrant jeunes, adultes et acteurs locaux concernés.

Une autre piste d'intervention concerne la diversification de l'offre socioculturelle et des actions de prévention : les jeunes filles sont attirées par la danse, le théâtre, les actions humanitaires, la santé, la solidarité internationale ; il ne s'agit aucunement de réserver ces offres aux jeunes filles, ce qui risquerait de recréer de la ségrégation, mais de les ouvrir à tous et à toutes.

L'émancipation des jeunes filles ne peut se concevoir seulement en direction des jeunes filles ; un travail de sensibilisation et de lien est à réaliser auprès des parents, des frères et de la famille élargie.

Enfin, il est intéressant d'inciter les jeunes filles à s'impliquer dans des instances telles que les comités consultatifs des jeunes, ou les conseils départementaux, afin de développer chez elles citoyenneté et engagement dans la démocratie participative.

On le voit, la société adulte peut largement intervenir pour que les quartiers populaires ne soient pas des lieux d'enfermement.

Dominique Poggi